

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI 31 MAI 1884.

No. 24.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 31 MAI 1884.

SOMMAIRE.

Poésie : Sa fenêtre, par W. Chapman—Chronique, par Maud—S'il vous plaît, messieurs, par L. A. T.—Causerie par Touchatout—Un petit pénitent, par Zip—Evocation, par Hermance—Revue du pour et du contre, par Le Furet—La rose et l'épine, par Hop—Hygiène de la Famille, Hygiène des professions intellectuelles, par Un Vieux Médecin—Le tout Montréal—Le coin pour rire—Courier des théâtres, par le Monsieur au Monocle—Modes du jour, par Pépia—Feuilleton : Le secret de Roch.

SA FENÊTRE

L'autre soir, j'errais seul dans le jardin discret
Où, pour ouïr des eaux la cantate enivrante,
Pour humer les senteurs de la brise odorante.....
Elle venait jadis pencher son front distrait.

Un doux bruissement sous le bosquet courait ;
Maint oiseau chuchotait sous la feuille dormante,
Et j'épiaï, croyant qu'une tête charmante
Sur le bord du balcon bientôt apparaîtrait.

Soudain je m'aperçus qu'on ouvrait la fenêtre...
A son port gracieux je crus la reconnaître...
Mais, hélas ! ce n'était qu'un mirage moqueur...

Et j'attendis en vain au détour de l'allée...
Car depuis bien longtemps l'enfant s'en est allée
Emportant avec elle un lambeau de mon cœur.

W. CHAPMAN.

CHRONIQUE

J'ai lu *Pourquoi l'on ne se marie pas*, de Roméo et le *Chapitre du mariage*, de Juliette. Qu'est-ce que tout cela prouve ? Rien, absolument rien. Depuis Adam et Ève on discute cette question du mariage sans que les plus forts et les plus savants aient pu y trouver autre chose que ce qui y est : la volonté divine.

Quant à nous, faible humanité, qui déformons avec notre science tout ce que nous touchons, nous avons fait du mariage, dans beaucoup de cas, une simple affaire de spéculation.

Pourquoi l'on ne se marie pas ? c'est bien simple. On ne se marie pas, parce que l'homme est égoïste ; parce qu'après avoir demandé à la société une femme supérieure, il n'est plus capable de la maintenir dans les sphères élevées où elle s'était placée.

Le jeune homme ne demande plus à la jeune fille d'être sa compagne, mais bien d'être son compagnon. Il faut que madame aille dans le monde, plus que de raison, qu'elle y brille, qu'elle éblouisse et qu'elle éclipse la femme du voisin. Une femme pareille, c'est un trésor !

On en parle à la ville, dans les journaux, on la reconnaît et on la salue dans la rue ; c'est une réclame vivante qui rapporte à son mari un peu de notoriété. Ça se paie le bruit et la gloire, et le jeune homme qui évalue ce que cela peut coûter, recule devant la note, alors que la jeune fille élevée dans des principes de luxe qu'elle ne veut pas abandonner, recule devant la cérémonie.

Elle n'est pas toujours heureuse, dans ses résultats, cette cérémonie. Soit ! J'en sais quelque chose ; je vous ai parlé d'Armand ! Mais l'exception confirme la règle et je suis de ceux ou de celles qui pensent que le mariage doit et peut être toujours heureux.

Ce qu'il faut tout d'abord pour arriver à ce but, c'est une abnégation complète de soi-même. Hors de là, pas de salut ! Il faut que l'homme ne vive que pour sa femme et la femme pour son mari. Qu'est-ce que la lune de miel—miel souvent falsifié de nos jours—sinon la mise en action du principe que j'énonce ? L'homme et la femme ne font plus qu'un ; ils disparaissent complètement pour faire place au jeune couple.

Monsieur n'a pas encore de volontés, et madame de fantaisies. Tout est rose et souriant, tout glisse sans frottement et sans choc, simplement parce que l'on s'étudie à plaire et qu'on y réussit.

À quoi bon toutes ces dissertations sur le mariage ! Le mariage est-ce qu'on le fait ? Si l'homme est coupable, bien souvent, d'égoïsme et de brutalité, la femme, par contre, n'est pas exempte de blâme ; elle est quelquefois coquette et insouciant. Et pourtant ce n'est pas si difficile qu'on le pense d'être heureux. Regardons autour de nous, ne voyons-nous pas, en définitive, plus de couples, je parle des vieux, heureux que malheureux ? Est-ce parce que l'âge et l'habitude sont venus diminuer et atténuer leurs incompatibilités, c'est possible, mais ce n'est pas toujours vrai. J'en ai connu, un de ces couples, que je citerai comme exemple, exemple facile à suivre et digne d'être suivi.

Ils s'étaient mariés parce qu'ils s'aimaient ; non pas de cet amour flamboyant qui surgit un beau jour du cerveau enflammé d'un jeune homme, mais d'un amour calme et durable. Ces amours basées sur l'affection, qui raisonnent mais ne calculent pas et qui n'examinent les charges qu'ils auront à supporter que pour en assumer la responsabilité et non pour les fuir, sont les plus heureuses et les plus durables.

Mariés, nos deux jeunes gens avaient pris la vie par le bon côté, ils avaient travaillé. Lui, sans fièvre, sans désir de donner à sa femme, pour un moment, un luxe qu'il savait ne pouvoir maintenir, mais régulièrement et avec l'intention bien arrêtée d'élever sa maison degré par degré. Elle, avait également compris sa tâche. Elle aidait son mari de toutes ses forces et surtout de tout son amour. Cet amour, elle ne le traduisait ni en soupirs, ni en poésie, ni en musique—choses qui ne sont pas à dédaigner de temps à autre—mais en attentions délicates, en bonnes causeries intimes, en conseils souvent, car la femme est fertile en conseils, et en bons. Ils vivaient bien, tranquillement, sans efforts, sans luttes, sans jours de grande

fortune, mais sans jours de misère. Les enfants vinrent, les parents s'absorbèrent dans leur progéniture, l'aimèrent, l'élevèrent, ne pensèrent plus qu'à elle. Pour les enfants on fit tout, on se priva de tout, on économisa sans avarice, on travailla, on veilla, on souffrit, mais on remplit pour eux le devoir tracé par la Providence. Puis après l'automne, l'hiver arriva et pourtant l'affection était aussi vive qu'aux premiers jours.

Ces mariages heureux sont plus nombreux qu'on ne le pense ; si on en parlait comme on parle des unions malheureuses on s'apercevrait vite qu'ils forment la grande majorité. Drôle de chose, plus on a à se plaindre de l'état conjugal, plus on en parle. Au lieu de cacher son mal on l'affiche, on l'envenime, on le rend incurable. La galerie est là qui applaudit, qui rit et qui se réjouit, c'est drôle un ménage qui se querelle. Le mal d'autrui vous fait prendre le vôtre en patience ou ajoute au bonheur que vous éprouvez. L'humanité est charmante !

..*

Des petits messieurs qui ne sont rien moins que charmants, ce sont ceux que je suis obligée de croiser, lorsque je vais au *Journal du Dimanche*, depuis que cette publication hospitalière, a échangé son troisième ciel contre une position plus terre à terre. Allez les voir et vous m'en direz des nouvelles. Ils sont visibles tous les jours, par tous les temps, vers cinq heures, au coin de la rue Notre-Dame et de la rue Saint-Gabriel. C'est là paraît-il, a ce coin fortuné, que se font et se défont les réputations de la bonne ville de Montréal. En un rien de temps, d'un coup de langue, sans réflexion, naturellement, l'on vous déshabille un homme, où l'on vous habille une femme de la bonne façon. C'est l'hôtel Rambouillet de Montréal ou plutôt son Cours-la-Reine. Tous ces paons qui se croient des aigles sont sans pitié, d'aucuns disent sans esprit. À ceci je n'ai rien à dire, mais ce dont je me plains c'est leur façon d'agir vis-à-vis des femmes. Ils sont là, ces messieurs, occupant toute la place, causant haut, saluant profondément et obséquieusement la femme de l'échevin, de l'homme riche et puissant et se rangeant humblement sur son passage. Par contre, ils sont insolents avec l'inconnue, ils émettent sur elle, sur sa beauté, sur sa toilette, à haute voix, des opinions qui font rougir les jeunes de honte et les vieilles d'indignation.

Que peuvent bien faire là ces messieurs, en rupture de politesse. J'ai vainement interrogé les voisins, j'ai même essayé de faire causer les pompiers de la station No. 2, j'ai parlé au patron de Touchatout, et j'ai sondé le préposé à la fontaine de Laviolette et Nelson, auquel ce temps sibérien donne des loisirs. Rien ! Je n'ai rien appris. Ce groupe serait-il une académie en formation, une poignée de conspirateurs, ou un noyau de nihilistes. Serait-ce plutôt une députation de jeunes gens des concessions voulant figurer dans notre fête nationale. C'est possible et c'est probable car ils ne semblent pas savoir que dans les villes, quand on est poli, on se range pour laisser passer une femme et qu'on ne la force pas à mettre les pieds dans